

Quand on monte, promeneur pensif et se souvenant, à la nécropole du Père-Lachaise, si on laisse à gauche le tertre sur lequel songe le buste de Balzac et d'où son héros lança son imprécation à la Ville, et si, au-delà du cimetière juif signalé par *le Silence* de Préault, on dépasse le rond-point Casimir-Perier, on est bientôt tragiquement attiré par un sépulcre dont la pierre s'entr'ouvre sous l'effort d'un bras levé, c'est là, sous une sculpture symbolique de Mme Besnard, que repose un poète mort à quarante-quatre ans¹ dans la nuit de Noël 1898 ; à « l'oasis songeuse » de l'ancien grand béguinage de Gand, adossée à la vieille église, ce même poète à son monument par Georges Minne, une figure de Résurrection qui tire les plis déroulés d'un linceul sur le devant du sarcophage sont gravés ces vers :

*Quelque chose de moi, dans les villes du Nord,
Quelque chose survit de plus fort que la mort ...
Quelque chose de moi meurt déjà dans les cloches ...*

Enfin, au Musée du Luxembourg, son portrait par le peintre Lévy-Dhurmer est célèbre, la tête se silhouettant sur le décor de la ville de Bruges : Bruges-la-Morte comme il l'a appelée.

Il était né à Tournai en 1855, il mourut à Paris, dans le petit hôtel qu'il habitait, 43, boulevard Berthier ; ses obsèques eurent lieu à l'église Saint-François-de-Sales, rue Brémontier ; ici, au *Figaro*, dont il était un chroniqueur précieux, sa nécrologie fut faite par Gaston Calmette². Edmond de Goncourt, qui l'accueillait dans son Grenier, avait dit : « C'est pour moi le seul poète vraiment original d'à présent. Il est parvenu à rendre ce que beaucoup ressentent mais n'expriment point : l'âme des choses, l'âme plutôt triste, dolente... ». Huysmans formulait : « Il fut l'un des plus extraordinaires virtuoses de ce temps... ». La France le peut revendiquer dans son *Anthologie littéraire*, et cependant il fut un déraciné, lui qui a écrit : « Qui peut se vanter d'échapper au mal du Pays ? L'absence a des philtres subtils. D'autant plus que le pays est aussi le passé, les chambres de l'enfance où dorment, dans les miroirs, les visages d'aïeules mortes, où fume la cassolette d'encens de la première ferveur... ». Et encore : « N'importe où je me trouve, dans la rue, dans un salon, à l'église, je vis toujours ailleurs, je vis toujours là-bas... ».

Réveiller son souvenir, refeuilleter sa correspondance, relire ses œuvres, c'est une façon d'hommage de la Postérité qui a déjà commencé pour Georges Rodenbach.

La tête fine, le front haut surmonté d'une chevelure crêpée, en flamme de punch un peu, « une chevelure blonde, tumultueuse, où il y avait du miel, de l'ambre, des feuilles mortes », des yeux calmes, d'une clarté pâle, d'un bleu glauque, un nez aquilin, une légère moustache, un tantinet mousquetaire ombrant les lèvres, l'ensemble posé, sérieux, avec une sorte de mélancolie malade du poète, une lenteur froide et précieuse, la parole douce, en mi-teinte, le geste rare, tel il était. Personnalité émergée peu à peu de la banalité coutumière, homme du Nord qui s'était parisianisé sans abdication des brumes natales, titulaire quand même d'une spécialité de délicates impressions, il incitait, en la bruyante, affairée, fébrile, énervée existence de Paris, à des émotions ténues,

1 En réalité à 43 ans.

2 *Le Figaro*, 26 décembre 1898.

vibrantes, qui tintaient et se répercutaient, se prolongeaient comme des sonorités amorties de cloches lointaines. En relisant ses *Agonies de villes*, son *Musée de béguines*, il semble qu'on regarde une vieille tapisserie ; c'est, d'ailleurs, l'impression que donne l'œuvre entier du rêveur flamand, il aimait les choses fanées, les bruits éteints, les eaux mortes, l'énigme ensommeillée des muettes vieilles maisons, la tranquillité d'asile des béguinages, le miroir insondable des canaux que blanchissent, comme des flocons de rêve, les ailes des cygnes, la mélodie qui s'égrène des clochers. Parlant de lui-même, il a dit :

*Or moi j'ai trop vécu dans le Nord, rien n'obvie
A cette ombre à présent des beffrois sur ma vie*

et aussi :

*Ah! ces ciel gris, couleur d'une cloche qui tinte,
Dont maintenant et pour toujours ma vie est teinte,*

et de son âme :

Elle est, comme en du verre, enclose en du silence.

Dans *l'Art en exil*, un roman qui parut en 1889, et qui, par endroits, montre les côtés révélateurs d'une sorte d'autobiographie, et est une contribution à la toujours intéressante étude de l'artiste peint par lui-même, se trouvent, éparées, des phrases typiques : « ... Ses poèmes de carillons de faubourgs, de quais et d'eaux-mortes, tout ce paysage de ville environnant dont il portait en lui les sites frileux... Il s'obstinait à transcrire dans le rythme les subtilités de la sensation et les nuances de l'âme... ».

Après avoir commencé avec l'outil très simple de Coppée, bientôt il s'affina, se personnalisait par un effort de rendre, par un vouloir de notation, il se mit à ciseler son œuvre comme une orfèvrerie de prix, il entrecroisa et trama dans la dentelle de son style tous les fils de la langue, il ouvra se phrase, et alors, en la recherche de tout dire, de tout exprimer, il devint un joaillier des mots, il appelle un lustre :

Sensitive de verre à qui le bruit fait mal

et les cornettes des religieuses :

Ailes faites de neige et de linge qui dort.

C'est de la poésie réfléchie qu'on lit lentement, qu'on savoure de même, et dont tout le charme réside dans le détail minutieux, dans une sorte de dissection perpétuelle de son âme et de l'âme des choses ; il opère sur le silence, sur l'eau, sur les sons, sur les vitres, sur les mains, sur les nuages, sur les yeux, une continue enquête de miniaturiste. Le charbon ardent ne brûle pas ses lèvres, aucun souffle ne dérange l'ordre coquet de ses cheveux, son lyrisme va à petits pas toujours égaux, à mêmes petits pas refaisant sans cesse le même chemin, il détaille jusqu'aux moindres incidents, il

épuise l'écrin de ses métaphores, il accumule les symbolismes précieux, il taille à l'infini, patiemment, les facettes des choses.

De sa tour d'ivoire, le poète est sorti parfois : pour faire le jouer *le Voile* à la Comédie-Française, devant le roi des Belges : on se rappelle l'apparition chastement fervente de Mme Moreno, clavier sonore des chevaliers de la rime ; et aussi pour sacrifier au journalisme, ses chroniques ici étaient attendues et fort appréciées. Il venait les apporter lui-même, prenant une bouffée d'air parisien, puis retournait à son calme logis de la très déserte rue Gounod ; l'artiste se révélait à l'arrangement de son home ; dans le vestibule, une façon d'autel avec un buste de plâtre entre deux cires fichées à des chandeliers, une étole épinglée sur l'outre-mer du panneau, disposait à cette tranquillité ouatée des autres pièces, sobrement éclairées par un pastel de Chéret, une peinture de Carrière, des roseurs symboliques de Maurice Denis, une eau-forte de Rops, un dessin de Raffaelli, et le portrait aujourd'hui au Musée du Luxembourg, par Lévy-Dhurmer. En cet appartement, il n'y avait aucune bricabracomanie, peu de bibelots, les livres eux-mêmes en petit nombre, sélection d'amitiés vraies, objets de culte sincère, sur la table de travail, aucun désordre, un rangement méticuleux, des menus outils indispensables, les plumes d'oie usagées semblaient neuves, et l'écriture était soignée, une écriture à la Coppée, mais moins décorative et toutes les lettres séparées les unes des autres, une écriture tracée lentement de façon que la pensée puisse se bien formuler dans l'alambic du cerveau avant d'être enclose aux lacis du dessin graphique, et cela avec un espoir :

*Quel orgueil d'être seul, les mains contre le front,
A noter des vers doux comme un accord de lyre,
Et, songeant à la mort prochaine, de se dire :
Peut-être que j'écris des choses qui vivront !*

Cette petite écriture, propre, soignée, comme le poète l'était de sa recherche vestimentaire et de l'originalité de ses cravates, je la revois dans ses lettres sur petit papier, épigraphiées du jour, jamais de la date ; aussi, je ne saurais préciser à quelle époque lointaine remonte celle-ci, restée inédite jusqu'à maintenant ; moins égotiste que Loti qui prétendait ne jamais ouvrir les livres à lui adressés par les auteurs, Georges Rodenbach, non seulement lisait, mais lisait bien, et accusait réception, témoin ceci :

Mon cher ami,

Oui, certes votre livre m'a plu et beaucoup plu. C'est l'histoire un peu vécue par nous tous que ces « amouretés documentaires », comme vous dites si bien. Et, sans l'annoncer prétentieusement comme d'autres qui s'en font une allure littéraire, vous réalisez de la psychologie passionnée, ce qui vaut mieux que la psychologie méticuleuse des analystes. Quelle juste notation par quoi on imagine sous un autre climat « retrouver une virginité à la femme ». Mais c'est une courte illusion comme toutes les autres pour des amoureux du genre de ce Maurice qui, en somme, nous symbolise nous-mêmes. Pour nous aussi « l'artiste fait place à l'amant » et c'est la cause de toutes nos douleurs. C'est la cause aussi des mille petites blessures que, sans le savoir, la femme fait sans cesse à de pareils cœurs qui ressemblent aux carreaux des Béguines, en Flandre, et ne donnent des fleurs de dentelles que parmi des piqûres d'épingles.

C'est pour tout cela de moi retrouvé dans votre livre, tout cela du passé qui est encore le meilleur du présent, que je vous dis merci pour ce livre triste, et doux comme un écho.

A vous.

Georges Rodenbach

Moins personnelle pour le destinataire, mais plus révélatrice de l'auteur lui-même, cette autre lettre où il me faisait part de ses projets :

[...] J'ai des choses en préparation : un roman qui est une étude de vieille fille dans le milieu provincial des vieilles filles de Flandre, une demi-béguine, pourrait-on dire, par qui je continue mon étude des êtres de silence (côté de mes romans) comme mes poèmes sont l'évocation des décors de silence... Pour quelle date ? Qu'importe ! Un poète construit des navires dans une anse, au bord de la mer... Sa joie est dans le travail et dans l'espoir que ses vaisseaux tiendront bien la mer... En tout cas, dès qu'ils sont terminés, ils s'en vont de lui. C'est pourquoi on aime surtout les œuvres auxquelles on travaille.

Georges Rodenbach

Il n'eut pas le temps de réaliser toutes ses ambitions, l'Intruse le guettait, et c'est lamentable de relire dans la collection du *Figaro* l'article angoissé consacré par Mme Anna Rodenbach à la maladie, aux derniers moments, à la mort, celui aussi dans lequel, à propos du *Carillonneur* mis en musique par Xavier Leroux, à l'Opéra-Comique, elle a raconté la gestation du roman parmi la solitude d'une villégiature estivale toute de calme et de silence. Le silence ! il l'adorait et le recherchait sans cesse ; je me rappelle sa joie d'avoir trouvé un appartement de tout repos dans la rue Gounod, déserte, peu passante, et son désespoir, au lendemain de son installation, d'entendre dans la maison en face, une cantatrice vocaliser sans cesse, fenêtres ouvertes. Heureusement elle se taisait les soirs où nous dînâmes avec les Chéret, et Stéphane Mallarmé ? Je revois celui-ci dans un grand fauteuil, au coin de la cheminée, avec son langage caressant, ses gestes discrets, sa timidité rêveuse, les mots choisis cueillis par notre attention écouteuse. Le maître de céans était, lui aussi, un charmant causeur, d'une préciosité et d'une distinction originales ; Rops disait de lui : « C'est un visiteur... », et on avait toujours grand plaisir à recevoir sa visite ; il faisait partie de ce qu'il a appelé, dans un de ses volumes, *l'Elite*, une sélection un peu disparue aujourd'hui, il était apprécié même des politiciens, n'est-ce pas M. de Monzie, ministre interchangeable de maintenant mais alors simple chef de cabinet de M. Chaumié, qui savait par cœur et récitait les vers de Rodenbach ? Jules Janin recommandait un jour à Jules Claretie « qu'il fallait se préparer un bel enterrement » ; celui de Georges Rodenbach fut tel, surtout pour poète de la solitude, distant de la foule : il eut une bonne presse, pour employer l'argot professionnel, et encore maintenant il est juste de mettre quelques fleurs sur sa tombe !³

Maurice Guillemot⁴.

3 La fin de l'article est malheureusement ironique. Regrets d'un écrivain raté comme le fut Maurice Guillemot ?

4 Maurice Guillemot (1859-1931) : homme de lettres, fondateur de la Société internationale des aquarellistes.